



UN SAGE CONSEIL

Nous lisons dans le *Boot and Shoe Trades Journal*, de Londres :

On ne fait pas les choses à demi de l'autre côté de l'Atlantique. Les *Leathermen* américains veulent qu'on les débarrasse du droit d'entrée sur les peaux étrangères et, n'ayant pas réussi à attirer l'attention des politiciens par toutes les lettres qu'ils leur ont écrites, ils se sont mis, d'après le conseil d'un journaliste, à bombarder leurs représentants de télégrammes.

Les lettres ordinaires et les pétitions, leur a dit ce journaliste avisé vont dans les mains des secrétaires et des employés et ce sont eux qui y répondent selon une formule immuable. Mais si chaque maison se met à envoyer des télégrammes à intervalles choisis, aux sénateurs et aux députés les dits représentants seront bien obligés de s'émouvoir.

Evidemment ce n'est pas toujours agréable d'être représentant du peuple, même en Amérique.

A PROPOS DE BOTTES

Mathieu était invité à un repas de noces aux *Vendanges de Bourgogne*. Il fallait être en grande tenue : habit noir, gilet blanc, pantalon noir.

Mathieu avait tout le costume, rien n'y manquait, ni la cravate blanche, ni les gants de filasse blanche. Ah ! si, il y manquait quelque chose, Mathieu n'avait pas de bottes.

Heureusement Bernard son ami a une superbe paire de bottes neuves. Mathieu va le trouver et le prie de le lui prêter.

— Volontiers, dit Bernard, à une condition c'est que tu me feras inviter à la noce.

— Rien de plus facile, répond Mathieu, c'est mon cousin Chiquot qui se marie, et je t'invite.

Bernard s'habille et met une paire de bottes déjà mûres, tandis que Mathieu introduit ses pieds dans les bottes neuves qui sont un peu justes pour Bernard, ça va les lui agrandir.

Voilà nos deux amis enchantés, et qui descendent le boulevard du Temple. Mathieu, fier de sa chaussure, en fait retentir le talon sur l'asphalte.

— Dis donc, Mathieu, fait Bernard, ne tape donc pas si fort, tu m'abîmes mes talons neufs.

— N'aie donc pas peur.

— Dis donc, Mathieu, reprend Bernard, pose donc tes pieds devant toi, tu vas m'écluser mes bottes neuves.

— Ah ! bon, a-t-il peur ! a-t-il peur !

— Dis donc, Mathieu, fais donc attention où tu marches, t'as failli crever ma botte gauche contre ce morceau de bouteille cassée.

— Pristi, s'écria Mathieu. Vas-tu m'embêter longtemps comme ça ! Tu m'as prêté tes bottes, c'est pas pour les mettre aux mains comme des gants... c'est pour marcher avec ; ainsi, laisse-moi tranquille.

— Oui, mais tu pourrais bien ne pas marcher dans l'eau à présent, tu me gâtes toutes mes bottes.

— Fichtre ! que tu m'ennuies. Auras-tu bientôt fini de crier : mes bottes, mes bottes, pour que tout le monde sache que tu m'as prêté tes bottes, et que je marche dans ta chaussure.

— Eh ! je veux dire mes bottes, moi, parce qu'enfin elles sont à moi, pourquoi ne dirais-je pas mes bottes,

puisque ce sont mes bottes. Que diable, on prête et on ne donne pas. Je t'es prêté mes bottes, je ne te les ai pas données, et quand tu me rendras mes bottes elles ne seront plus metttables.

Cette fois Mathieu ne répond pas ; il lâche le bras de Bernard et, faisant volte-face, il revient sur ses pas.

— Eh bien, où vas-tu maintenant ?

— Au diable toi, au diable la noce, au diable tes bottes. J'en ai assez de tes bottes... Je n'en veux plus de tes bottes. Rentrons chez toi, je vais les ôter et renonce à la noce.

Bernard eut beau faire, Mathieu rentra en pestant, ôta les bottes, reprit sa grosse chaussure et redescendit en pestant.

En sortant de la maison, il tombe sur un autre de ses amis, Giraud, qui, voyant son air de mauvaise humeur, lui demande ce qu'il a. Mathieu lui raconte ce qui vient d'arriver, et les précédés insupportables de Bernard.

— Ça se trouve bien, dit Giraud, j'ai une paire de bottes neuves ; monte les prendre, et tu pourras marcher comme tu voudras, je le les prête de grand cœur.

Mathieu sauta au cou de Giraud.

— Ah ! mon ami, quel service tu me rends. Aussi tu seras de la noce. Veux-tu ?

— Tiens, mais ça n'est pas de refus. Pendant que tu mettras mes bottes, je ferai un bout de toilette.

Quelques minutes après, Mathieu donnant le bras à Giraud avait repris le chemin des Vendanges de Bourgogne, et Mathieu tout attendri disait à Giraud :

— A la bonne heure, toi ! t'es un bon enfant ! O'est pas toi qui m'humilierais.

— Moi ! s'écria Giraud, je ne suis jamais plus content que quand je prête mes affaires : je t'ai prêté mes bottes... elles ne sont plus à moi ; mes bottes sont à toi... marche à la tête.

— Merci, mon bon ami.

— Je suis comme ça, moi, ça te fait-y plaisir de marcher dans le ruisseau avec mes bottes !... Essaie un peu... Allons, marche dans le ruisseau avec mes bottes.

— Je le sais, tu es le meilleur enfant du monde, c'est convenu ; mais n'en parlons plus de tes bottes.

— Non, mais vois-tu, je suis bien aise que l'on sache que je ne suis pas comme Bernard, moi, quand je prête mes bottes je les prête pour qu'on s'en serve ; tu danserais sur des tessons de bouteille, avec mes bottes, que je ne te dirais rien... sers-toi de mes bottes, comme si elles étaient à toi.

— Pour l'amour du bon Dieu, ne crie donc pas tout haut mes bottes ! mes bottes !

— Non, mon ami, ne crois pas que je te reproche de t'avoir prêté mes bottes. Je te répète, mes bottes sont les tiennes tant que tu y seras dedans.

— Crêdieune ! sais-tu que tu es aussi embêtant que Bernard avec ta complaisance, et que si tu continues à crier comme ça mes bottes, mes bottes...

— Mais, si je crie mes bottes, c'est que je veux que l'on sache que, quand je prête mes bottes, mes bottes sont tes bottes, mes bottes...

Il n'acheva pas.

Sa phrase fut coupée en deux. Mathieu, de plus en plus irrité, lui appliqua violemment un grand coup de pied, en plein au milieu de... son discours.

Giraud ne pouvait s'expliquer une si noire ingratitude... lui appliquer sa propre botte... L'indignation lui fit prendre tous les passants à témoin que son ami à qui il venait de prêter ses bottes, lui avait fait, avec